

# « Longtemps, la solitude a été le lot des pestiférés ou des fous »

« Forteresse protectrice ou prison murée, la solitude balance constamment de l'attrait à la répulsion », résume joliment l'historienne Sabine Melchior-Bonnet dans son passionnant ouvrage *Histoire de la solitude. De l'ermite à la célibataire* (PUF, 320 pages, 22 euros), paru le 4 octobre. Pourquoi le solitaire a-t-il été longtemps considéré comme un barbare ? Comment l'isolement – au moins temporaire – a-t-il fini par devenir une aspiration légitime et féconde ? Explications.

## **Vous rappelez que la solitude a longtemps été associée à l'échec et au malheur...**

L'idée que l'homme n'est pas fait pour la solitude existe depuis toujours. Déjà, dans la Bible, Dieu semble désarçonné après la création d'Adam dans le jardin d'Eden : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui ferai une aide semblable à lui* », est-il écrit dans la Genèse (2, 18). Selon Aristote, l'homme est un « *animal de la ville* ». La France médiévale est une France rurale qui vit dans un système de dépendances et de hiérarchies, avec des suzerains, des vassaux, des paysans... Sous l'Ancien Régime, la vie collective fait office de protection dans un milieu hostile (expéditions militaires, pillages, famines, épidémie, etc.). Seules comptent l'insertion et la place dans la communauté. Alors que les destinées sont familiales beaucoup plus qu'individuelles, vivre seul apparaît comme un dysfonctionnement qui est le lot des pestiférés ou des fous. Elle n'est tolérée que chez les moines et les ermites, ces derniers incarnant une forme de liberté personnelle.

## **Cette importance de la communauté est-elle visible aussi dans l'aménagement des maisons ?**

On vit alors dans la promiscuité la plus totale. Aucune place n'est prévue pour l'isolement au sein des demeures seigneuriales, qui comportent en général deux salles, une en haut et l'autre en bas. Dans les lits, qui mesurent parfois jusqu'à trois ou quatre mètres de large, on dort à plusieurs, parfois même avec

des amis ou des pèlerins de passage. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, seul un rideau permet de s'isoler et lorsque les chambres font leur apparition, elles sont en enfilade et n'offrent guère d'intimité car il n'y a pas encore de couloirs... A partir de la Renaissance, la mode du « cabinet » – le *studiolo* italien, qui vient de Florence – commence à apparaître en France. Mais, au début, il est surtout réservé aux intellectuels ou au maître de maison, qui est le seul à en posséder la clé.

## **Pour les femmes, la vie en solitaire est-elle particulièrement mal vue ?**

Encore à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une femme qui voyageait seule pouvait se voir refuser la porte d'un hôtel. Vieille fille, fille-mère, « bas bleu » lorsqu'elle cherche à s'émanciper... Pendant longtemps, la solitude féminine a été considérée comme une tare. Une femme seule n'était pas libre pour autant : la célibataire s'occupait souvent de ses vieux parents, la veuve devait rendre des comptes à un homme de la famille. Considérées comme des « mineures » – dans le code civil de 1804, elles n'ont pas plus de droits que les enfants –, comparées par le moraliste Pierre Nicole, au XVII<sup>e</sup> siècle, à des vignes fragiles qui ont besoin d'un appui car « *elles ne sauraient se tenir debout ni subsister par elles-mêmes* », les femmes étaient très encadrées car on craignait qu'elles ne prennent trop d'indépendance.

## **Le XVII<sup>e</sup> siècle commence pourtant à reconnaître certaines vertus à la solitude...**

Ce siècle est celui de la sociabilité, mais aussi celui où l'on s'interroge sur la nécessité de la solitude, qui apparaît comme la garantie d'une bonne santé morale. « *J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre* », écrit Pascal dans ses *Pensées*. On estime qu'il faut être sociable, tenir son rôle à la cour et dans la bonne société, mais aussi apprendre à être seul, car c'est ainsi que nous mourrons. Depuis la Renaissance, on a aussi commencé à lire : s'ouvrir à l'imaginaire, c'est déjà commencer à accueillir la solitude. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, des gens de la haute bourgeoisie, parlementaires, avocats, médecins, choisissent de s'isoler volontairement du monde en vivant dans le silence et le dépouillement à l'abbaye de Port-Royal des Champs, dans la vallée de Chevreuse. La solitude chrétienne n'est plus seulement envisagée comme une règle de la vie cloîtrée, elle doit être ce terreau ordinaire où l'homme s'interroge sur sa vie et fait son examen de conscience.

## **A partir de quand devient-elle un instrument de liberté et de reconquête de soi ?**

Pendant longtemps, la solitude n'était bien vue que dans le cadre de la morale ou de la religion. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, au cours duquel se développent les salons, les cercles, les cafés, elle n'est encore réservée qu'à quelques rares individus. Avec ses *Rêveries du promeneur solitaire*

et ses *Confessions*, Rousseau détonne dans ce siècle où il se sent incompris. Il se brouille avec Diderot, car il se sent visé par cette phrase d'une de ses pièces : « *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* » Il inspirera beaucoup le XIX<sup>e</sup> siècle, qui est celui d'une solitude plus positive, du triomphe de l'individualisme – le mot apparaît en 1825 – et du journal intime. Benjamin Constant écrit ainsi son journal, qui devient un moyen de ressaisir sa vie, de la comprendre et de la rediriger. En 1835, Tocqueville publie *De la démocratie en Amérique*. Alors que la société était jusqu'ici divisée en ordres – noblesse, clergé, tiers état –, on commence à rêver d'un régime démocratique plus égalitaire qui rassemblerait des individus libres.

La Révolution française, qui promettait liberté et égalité, n'a pas pour autant mis fin aux guerres. Ce sont sans doute les échecs et les désillusions liés à cette période qui entraînent un questionnement sur l'histoire et sur sa propre vie, une nouvelle sensibilité dite « romantique ». On commence à considérer que la solitude a un rapport avec la conscience et l'accomplissement de soi, la compréhension de qui on est. On découvre aussi à cette époque les bienfaits des voyages, de la marche en solitaire qui rythme la pensée et offre au voyageur un autre rapport au monde. Dans *Walden ou la Vie dans les bois*, l'écrivain américain Henry David Thoreau fait l'éloge d'une vie dans la forêt, loin de toute civilisation.

## **Qu'en est-il aujourd'hui ?**

### **Quel est notre rapport contemporain à la solitude ?**

Elle peut être très douloureuse, surtout lorsqu'elle est associée à la vieillesse, à la maladie, à la pauvreté. Beaucoup ont souffert et souffrent encore de l'isolement lié à la pandémie de Covid-19. L'individualisme né au XIX<sup>e</sup>, le droit d'inventer sa vie réclamé par Mai 68 ont pu mener aussi à un certain « chacun pour soi » : les liens de la famille se sont distendus, les institutions collectives ont perdu leur rôle de repères. Nous avons indéniablement besoin des autres, mais la solitude choisie, et non subie, reste une manière de résister à la grégariation, de réintroduire dans sa vie une part de liberté et de vérité. Nous admirons par exemple les exploits sportifs en solitaire comme le Vendée Globe, les aventures de Sylvain Tesson dans les forêts de Sibérie. Il y a une sorte de fierté à dépasser ses limites, à vivre seul sans dépendre des autres.

La solitude est féconde lorsqu'elle s'ouvre sur un horizon : le Ciel pour un religieux, l'écriture pour un intellectuel, la connaissance de soi, les nouvelles rencontres... Mais il s'agit souvent d'une solitude passagère, d'un moment de transition. J'aime beaucoup cette phrase de Vauvenargues dans *Réflexions et maximes* : « *La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps, mortelle lorsqu'elle est trop longue, quoique nécessaire.* »

**Propos recueillis par Ségolène Barbé**